

Brisez ces vains hochets qui dépensent la vie!
L'ambition vous berce, et dore un joug de fer :
Ici, son masque tombe, et son vol n'a plus d'air.

Cependant, des mortels nous écrivons l'histoire;
Nous cherchons le bonheur, nous croyons à la gloire;
L'homme s'use en projets dans ses jours inégaux,
Et rêve l'avenir, assis sur des tombeaux!
Fleuve trop resserré dans un étroit rivage,
Il s'irrite, il déborde, il détruit, il ravage,
Et, sans nom, va se perdre avec rapidité
Dans l'immense océan qui n'est point limité.
— Ainsi les nations tour-à-tour effacées,
Les races des humains dans le gouffre entassées,
Les siècles écoulés n'eurent que des instants,
Et dans l'éternité Dieu fait rentrer le temps.

NESTOR DE LAMARQUE.



LES GENS DE LETTRES D'AUJOURD'HUI.



Une révolution s'est faite en France; dans son origine, elle date de loin; de politique qu'elle fut d'abord, elle menace ou elle promet de devenir sociale suivant des vœux diversement exprimés. Notre sujet nous interdit d'examiner les causes dont la combinaison a concouru à son développement. La première de toutes, c'est que les temps ont marché; il en est une autre que nous ne saurions passer sous silence, c'est que,

si la participation à la fortune a créé, dans la classe moyenne, des besoins impatients d'être satisfaits, ce sont les gens de lettres qui leur ont donné une direction ou qui en ont même éveillé le sentiment. La dignité humaine y a gagné; tout le monde en convient. Il n'est pas moins certain que l'égalité devant la loi est la condition nécessaire de cette dignité. Au nom de toutes deux, l'ancienne hiérarchie des pouvoirs a pris fin; les privilèges de la naissance se sont effacés, les emplois publics ont été promis au mérite, et un système d'élection a été substitué aux choix de cour. En nous félicitant de cette conquête de la révolution au profit du droit commun, nous devons reconnaître qu'elle a eu d'autres résultats, dont l'influence est encore agissante. Lorsque tant de collections d'intérêts ont vu se relâcher le lien qui les unissait, ou ont été violemment brisées, l'élément littéraire a dû perdre aussi son caractère spécial; au milieu de la dispersion des existences, il eût été surprenant qu'il eût conservé son homogénéité. Le tourbillon devait l'emporter, l'agiter comme le reste: nous verrons bientôt ce qu'il est devenu.

Le mouvement imprimé à la société, il y aura bientôt un demi-siècle, est allé beaucoup plus loin que ne l'avaient prévu ou désiré les gens de lettres de cette époque. Il ne faudrait qu'ouvrir

leurs livres pour se convaincre de ce que nous avançons, tant il est vrai que l'on s'exposerait à des mécomptes en jugeant de l'inondation par la seule hauteur des digues renversées! Ici les calculs d'hydrodynamique seraient plus d'une fois en défaut; car une marée plus ou moins forte, un coup de vent, un remous suffiraient pour leur donner un démenti. Les révolutions politiques des peuples ont aussi leurs courants et leurs reflux inappréciables. Il n'y a qu'une voix au monde qui ait autorité pour dire aux flots de la mer: « Vous n'irez que jusque-là; » et cette voix ne semble pas encore avoir parlé à la révolution française, dont le premier effet devait être d'ouvrir de nouvelles routes aux diverses ambitions.

Le règne des doctrines jusque-là acceptées ayant cessé, comme celui des pouvoirs qui s'y appuient, l'esprit humain avait perdu ses points de fixité. La littérature menaça de devenir incertaine, ainsi que la forme du gouvernement dont elle est plus ou moins solidaire; car il est de principe que l'anarchie ne sera jamais partielle dans un état. Aussi il serait facile de prouver que les lettres, chez nous, ont subi les diverses phases par lesquelles a passé notre ordre social. Leur influence réciproque se constate d'elle-même aux yeux de l'observateur attentif.

Créateurs du mouvement qui emportait les hommes et les choses, les gens de lettres n'y pouvaient rester étrangers. Ils s'y trouvaient poussés tout naturellement. Jadis la littérature était pour eux un but, une profession relevée souvent par le caractère de ceux qui l'exerçaient : elle n'a plus été qu'un moyen. Leur vie d'études paisibles, de méditations profondes, s'est mêlée à la vie commune, et elle est devenue, par conséquent, une vie d'agitations, de désirs passionnés et de rivalités où le grand intérêt de l'art a été le seul à ne pas avoir de place. Ce n'est plus une palme ou un fauteuil académique qui ont brillé à leurs yeux ; les hauts emplois de l'état, offerts en perspective à leur âme ardente, ont troublé leur sommeil ; les applaudissements d'une salle de spectacle, appelée à juger d'une conception dramatique, ont été trop peu pour celui qui pouvait recueillir des suffrages sur un théâtre plus vaste. Ce n'était pas assez que de parler à une ville, à une capitale, à l'élite des gens de goût, pour celui auquel il était permis d'occuper, de soi, son pays tout entier et l'Europe.

Dans le paroxysme de nos révolutions rapides, lorsque des gens de lettres et des artistes, trop oublieux de la plume et du pinceau, ont appartenu à des chambres délibérantes, lorsqu'ils ont même fait partie d'un comité de salut public

qui a effrayé à la fois l'étranger et la France, la destinée des arts consolateurs de la vie humaine était aussi aventurée que celle de la société elle-même ; plus tard, dans un ordre de choses qui commençait à se régulariser, quand nous avons vu le peintre Vien s'asseoir au sénat de Napoléon, et l'estimable traducteur du Tasse et d'Homère devenir archi-trésorier de l'empire, dès ce moment, dis-je, on a pu entrevoir de meilleurs jours pour la patrie ; mais aussi on a été fondé à prédire ce qui se manifeste aujourd'hui, en d'autres termes, la prochaine décadence des arts et des lettres.

La raison, nous l'avons donnée : aussitôt que les arts cessent d'être leur but à eux-mêmes, ils dégénèrent. Il faut qu'aux yeux de l'élève jaloux d'atteindre à la gloire de Le Sueur, notre Raphaël français, si le peintre des Andelys ne lui dispute ce titre, rien ne soit beau comme le droit acquis d'aller étudier, dans l'ancienne capitale du monde, les chefs-d'œuvre du Raphaël romain ! Il faut que le jeune littérateur, nourri de la lecture de nos auteurs du premier ordre, brûle du désir de voir son nom inscrit parmi ces noms illustres, dût-il être pauvre comme Rousseau, non compris comme Montesquieu, persécuté comme Galilée, poursuivi par le sort comme Michel Cervantes ! Sa destinée est de par-

courir le ciel et les enfers; mais le rameau avec lequel on pénètre dans le Tartare et dans l'Élysée, croît au sein d'un ombrage solitaire : l'ami des Muses le savait autrefois, et c'est à force de méditations sérieuses que, guidé par son génie, il se préparait à le cueillir.

Nous reconnâmes que, pendant le règne de Napoléon, les lettres n'ont pas laissé de briller de quelque éclat; l'on conviendra aussi que cet éclat ne leur était pas propre, qu'elles avaient trop leur marche et leur limite tracées, et qu'à l'exception d'un petit nombre d'écrivains, qui n'avaient pas accepté le mot d'ordre donné par le maître, tous, soit en vers, soit en prose, semblaient voués au seul genre du panégyrique. Dans cette pompe presque religieuse, un écrivain plus remarquable encore par un goût épuré que par un talent de création, M. Fontanes, en remplissant les fonctions de grand-prêtre avec une sorte de solennité, caractérisa la littérature de ce règne de gloire et d'énergie gouvernementale. Toute la force de l'État était dans une tête modèle; l'imitation dut être belle; mais ce n'était que de l'imitation. Dès que le chef avait fléchi, il ne restait plus qu'à se soumettre sous le rapport des armes, et à se jeter dans le vague sous le rapport de la pensée. Tel sera toujours l'inconvénient de n'avoir qu'un homme pour

garant des destins d'un pays. S'il convient que le bonheur général se résolve dans l'unité et soit préparé par l'unité du pouvoir, il n'est bon ni qu'il en dépende, ni qu'il lui appartienne comme une de ses annexes.

Dès-lors la condition des gens de lettres s'est vue changée en France. Reconnus aptes à parvenir aux emplois publics, relevés de cette sorte de déchéance qui les frappait d'une incapacité passée en proverbe pour la conduite des affaires, ils ont montré qu'ils n'étaient pas plus inhabiles au maniement de celles-ci que les autres citoyens. Mais leur indépendance est devenue moins positive, et, chez eux, les nobles inspirations ont été moins fréquentes. Si les mœurs mieux réglées ont donné un plus grand nombre de pères de famille à l'État, si l'autel de la patrie a été mieux entouré, celui des Muses s'est trouvé désert. Nous nous trompons : attirée par l'appât des récompenses accordées aux gens de lettres, une foule de néophytes sans mission, sans cette chaleur d'âme qui n'exempte pas de l'obligation d'avoir du talent, et que le talent toutefois ne saurait suppléer, ont approché du sanctuaire; ils n'ont fait que se tromper de temple, ils croyaient marcher vers celui de la fortune.

D'autres, avec un violent désir de gloire et dépourvus de cette obstination dans le travail

qui seule en assure la conquête, ont crié que l'ancienne mine où le génie fouille depuis bien-tôt trois mille ans était épuisée, qu'il fallait en creuser une nouvelle, qu'il était temps d'ouvrir des routes non battues, et, s'érigeant en novateurs (chose assez étonnante!), ils ont rétrogradé vers des époques de barbarie. On est fondé, en effet, à se demander comment ce qui a été bien pendant tant de siècles, se soit trouvé tout à coup sans mérite? Quoi! l'Apollon, la Vénus de Florence, le Gladiateur, le Laocoon, le Bacchus antiques n'auront pas vieilli, et les pages des philosophes et des poètes contemporains de ces chefs-d'œuvre, entre deux soleils, seront devenues surannées! L'œuvre du Poussin, de Jean Goujon, la vie de Bruno racontée par l'admirable pinceau de Le Sueur continueront d'avoir droit à notre enthousiasme, et l'on viendra nous dire que les grands personnages placés sous nos yeux au théâtre par Corneille, Racine, Voltaire et Chénier n'ont plus d'accents dignes d'arriver à nos oreilles! Comme si les lois de la nature étaient renversées, comme si le cœur des rois, des pères, des mères, des épouses, des hypocrites, des ambitieux de tous rangs avaient subi une révolution qui en appelât une seconde dans la littérature destinée à exprimer les mœurs! Les formes du corps étant restées les

mêmes que Phidias et Praxitèle nous les ont transmises, il serait surprenant que l'intérieur de l'homme exigeât d'autres plumes pour le décrire; ce serait à la fois proclamer l'impuissance du génie, le ravalier au-dessous de la main de l'artiste, et lui dénier son immortalité. Alors retomberait dans l'inanité le sublime mouvement par lequel Adisson, après avoir prolongé indéfiniment la durée des poèmes d'Homère et de Virgile, ne leur assigne pour terme de gloire que la dissolution du globe.

On a dit, quant au prince chef d'un gouvernement représentatif, que régner, c'était choisir: eh bien! la raison commande également à l'écrivain et à l'artiste d'apprendre à choisir, s'ils veulent obtenir des succès durables. Tous les spectacles ne sont pas faits pour être offerts aux yeux, et toutes les douleurs n'auraient pas le don de m'attendrir; mais qui ne sait qu'il est plus facile d'oser tout, de se permettre tout et de jeter, pêle-mêle, dans un drame ou dans un roman, des figures baroques, au geste bouffon, au langage trivial, que de faire concourir à une action commune des caractères qui ne se démentent pas plus que la nature à laquelle on les aura empruntés? La terreur elle-même doit avoir ses éléments de beauté: dès qu'elle se contente de

recourir à des formes hideuses, elle me repousse et offense mes regards.

Il serait peu juste de laisser en oubli des jours de réaction qui n'ont pas été aussi défavorables aux lettres qu'on a paru le croire. Sous le rapport du sujet que nous traitons, ils peuvent prétendre à nos souvenirs. La restauration de la branche aînée des Bourbons, en montrant, non sans méconnaître ses propres intérêts, qu'elle sympathisait mal avec notre littérature, rallia ceux qui la cultivent. Napoléon les avait éparpillés à force de caresses : la dynastie rétablie sur le trône par ses rigueurs, et en écoutant trop complaisamment le sacerdoce, enseigna aux gens de lettres qui avaient conservé un esprit de nationalité, la nécessité de s'unir. Ils se rendirent à cet avis, moins une légère fraction dépositaire du projet rétrograde, et dans laquelle on ne chercherait pas vainement le germe d'innovation qui menace de nous couvrir de son ombrage stérile. Ce fut l'émigration qui, avec le goût du moyen âge, inaugura chez nous le romantisme. Alors néanmoins quelques productions remarquables furent mises au jour. Indépendamment du mérite particulier à chacune, on leur reconnaît à toutes un trait commun de ressemblance, c'est que, d'une manière directe ou indi-

recte, elles rentraient à des degrés divers dans la question qui préoccupait le public. Leurs auteurs se plaignaient avec amertume de la censure, dont le poids pesait sur les travaux de cette époque : et, sans s'en douter eux-mêmes, ils lui devaient d'avoir resserré leur pensée dans une juste mesure, de l'avoir exprimée dans des termes décents, et de s'être ainsi préservés d'une exagération qui appartient au genre déclamatoire, le plus ennuyeux de tous, quand le moment de l'à-propos est passé. Telles brochures politiques, en effet, que l'on s'est arrachées tout humides de la presse autour de laquelle on stationnait pour les attendre, ne seront jamais relues ; l'amour-propre de l'auteur qui s'aviserait de les comprendre dans une collection, ne ferait que leur assurer un cercueil.

Aujourd'hui le pamphlet est partout ; il a franchi toutes les barrières ; vous le retrouvez sur la scène ainsi que dans les feuilles du matin, dans les plaidoyers comme dans les mandements ; il parle en vers et en prose. La critique littéraire, après s'être soutenue, non sans quelque succès, depuis le commencement du siècle jusqu'au règne de Charles X, n'est plus que de la satire ou une flatterie calculée dans des vues de parti. Elle n'exige ni goût, ni études préliminaires ; il ne s'agit que de savoir par quelle opinion

est réclamé l'auteur d'un ouvrage, pour l'affadir d'éloges ou le noyer dans un déluge de sarcasmes. Le nombre des soi-disants gens de lettres n'a plus de limites; tel professe, qui ne serait pas digne d'être écolier. L'usurpation du sacerdoce est flagrante. Ce n'est plus la tribu désignée qui entre dans le saint des saints; tout Israël, ainsi que Lévi, approche du tabernacle; toute main dépose un encens pur ou impur sur l'autel des parfums: aussi tel mot connu de Piron maintenant n'aurait pas d'application possible. Celui, par exemple, qu'il prononça, lorsque arrêté par civilité à côté de personnages de haut rang, il eut entendu le maître du logis engager ses convives à passer les premiers, sur ce que l'individu qui luttait avec eux de politesse, *n'était qu'un homme de lettres*; on se rirait aujourd'hui de quelqu'un qui aurait à la bouche la réplique du poète de Dijon: « Je prends le pas, puisque les qualités sont connues; » car s'il fallait attendre près de la porte d'un salon, que tout ce qui s'arrogé le titre d'homme de lettres en eût franchi le chambranle, on aurait le temps de s'y morfondre.

A qui la faute du discrédit dans lequel est tombée une profession respectable? à ceux qui en ont abusé et qui en abusent encore; à ceux qui en ont méconnu la dignité; à ceux qui ont

eu l'orgueilleuse prétention de bâtir un nouveau temple sur les hauts lieux, et qui n'y ont placé qu'une image difforme; à ceux qui, dénaturant les genres, se sont dégagés de toutes règles encore plus par impuissance que par audace! Les règles effectivement sont nées de l'expérience, qui a montré aux artistes et aux gens de lettres quelles étaient les conditions des succès durables. Elles apprennent au talent à se renfermer dans un cercle qui permette à l'attention de suivre une série de faits, et de les saisir dans leur ensemble. Si le génie, se traçant à lui-même sa route, semble quelquefois les fouler aux pieds, en réalité il les respecte encore. Alors qu'il s'affranchit de certains usages, plus relatifs à des époques et à des localités qu'ils ne touchent à l'essence de notre nature, toujours sacrée à ses yeux, il se soumet aux convenances que cette dernière prescrit sous peine d'être désavoué, non par le goût transitoire d'un moment, mais par la voix de l'humanité tout entière.

Ainsi, les règles lui enseignent à ne jamais blesser les sentiments enracinés dans les cœurs; à ne point demander à l'horrible et au difforme des effets dont notre âme ne veut pas (car elle n'accepte que des terreurs qui lui plaisent); à voiler ce qui est nu, à rendre au moins la nudité décente, comme celle de la Vénus de Mé-